

## LEAH SANDNER

### **La question du mal et de l'écriture dans *Le jeune homme sans avenir***

La question du mal dans la littérature fait partie intégrante du cycle *Soifs* de Marie-Claire Blais. Plus précisément, les personnages du tome *Le jeune homme sans avenir*<sup>1</sup> sont unifiés par une sorte d'angoisse commune<sup>2</sup> née d'une force destructrice qui revient inlassablement dans le cycle. Cette force est intériorisée par quatre personnages écrivains qui, dans leur processus de création, illustrent et traduisent la question du mal sous plusieurs dimensions. Certains sont des écrivains expérimentés (Adrien et Daniel), un autre en est au début de sa carrière (Augustino) et un autre encore n'écrit pas du tout de livres (Bryan/Brillant), mais tous sont pour autant en pleine activité. C'est en examinant la façon dont chacun traite cette question que le lecteur comprend le rôle de la littérature dans l'expression du mal dans le cycle.

En premier lieu, le mal est représenté comme une présence extérieure et à intérieur à la communauté insulaire. Extérieurement, il apparaît comme une menace rôdeuse, un agresseur qui fait violence aux innocents ; il vise surtout les minorités visibles, les enfants et les animaux. À l'ouverture du troisième tome, *Augustino et le chœur de la destruction*, Petites Cendres est dénigré et harcelé par son client devant le Saloon Porte du Baiser – il est comparé à une jeune fille et à un chien – pour le simple fait qu'il est travesti, noir et toxicomane. Des exemples de cette haine lancée contre la communauté queer reviennent souvent au début du cycle. Lorsqu'il s'agit de violence faite aux enfants, le cas de Mai est peut-être l'un des plus troublants. Le troisième tome révèle le viol qu'elle a subi lors de la dispersion des cendres de Jean-Mathieu. Elle n'avait que cinq ans lorsque, s'étant éloignée du groupe, elle a croisé son agresseur. Cet évènement demeurera inconnu des adultes de sa vie. Par ailleurs, comme les enfants, les animaux sont également ciblés. Un exemple très pertinent en est donné dans *Le jeune homme sans avenir* au moment où Daniel, attendant à l'aéroport son

<sup>1</sup> Marie-Claire Blais, *Le jeune homme sans avenir*, Montréal, Boréal, 2012. Désormais abrégé en JH suivi du numéro de la page.

<sup>2</sup> Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, avec la collaboration de Martine-Emmanuelle Lapointe, « Marie-Claire Blais et le chœur misères lointaines » dans *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal-Compact, 2009 [2007], p. 445.

vol retardé, voit la peau d'un loup mort portée nonchalamment par une femme-star :

Daniel [...] eut un sursaut de douleur en apercevant le loup déchiqueté, violenté, que portait la femme sur son dos, n'eût-on pas dit que ce loup tressaillait encore des coups violents qu'il avait subis avant de se retrouver dans une position aussi torturée et humiliante, sur le dos de cette femme (JH, 49).

On remarque que ces actes de violence sont commis de l'extérieur, par des personnages qui ne sont pas identifiés ou dont la présence dans l'histoire est brève. Ils n'appartiennent pas au groupe des personnages principaux et, de plus, ils se retrouvent littéralement dans des espaces externes (dans la rue devant le Saloon, sur l'île qui n'appartient à personne) ou de transition (à l'aéroport). Évidemment, l'homophobie, le racisme et la misogynie sont courants dans cette société, mais ce ne sont pas seulement les minorités qui sont victimes ; le mal plane également sur des pays entiers. Daniel, toujours en attendant son vol, songe au mal qui se produit au-delà de l'île, aux ravages des « lois guerrières » (JH, 27) dans le monde et à ceux qui commettent des atrocités mais qui « ne seraient jamais condamnés » (JH, 196), les officiers des Khmers rouges, par exemple, ou Oppenheimer – aussi appelé le Docteur de la Mort – dont la bombe à neutrons a détruit Hiroshima. Incidemment, Fleur, qui se considère comme l'un des arrière-petits-enfants du Docteur, réfléchit longuement à l'ambigüité dans le mal de cet homme qui n'aurait pas « fait pas de mal à une mouche » mais qui a créé l'une des armes les plus meurtrières de tous les temps. Il arrive à la conclusion que la science, agissant comme une force extérieure, a corrompu l'âme du Docteur Oppenheimer, par ailleurs innocente.

Il est inévitable que cette force qui est le mal soit incarnée par certains personnages qui rôdent à l'extérieur de la communauté, comme Celui-qui-ne dort-jamais et Lazaro dans *Augustino et le chœur de la destruction*. Le premier personnifie tant de maux de la terre ; agresseur d'enfants et d'animaux, il circule en dehors des espaces où se rassemble la communauté, et s'il pénètre dans ces espaces, ce n'est qu'en cachette. Ceci est illustré à la fête d'anniversaire de Mère lorsqu'il arrive momentanément dans le jardin pour parler avec sa sœur, Marie-Sylvie de la Toussaint, remarqué seulement par ces deux femmes – et puis disparaît. Sa présence louche dérange les autres, les rend mal à l'aise – surtout Mère et Mai. La présence de Lazaro, en revanche, est moins louche que chargée de la frustration d'où provient son extrémisme. Il est conscient de la destruction de son patrimoine ancestral et, de plus, il n'arrive pas à trouver sa place dans sa nouvelle société occidentale. Contrairement à l'assimilation réussie de sa mère

à cette société, sa chute vers l'extrémisme expose la distance entre lui et les autres. Il exprime sa frustration contre le monde en déclarant : « c'est une terre d'injustes souffrances, c'est la mienne, des combattants désespérés qui ont la couleur de mes yeux, de ma peau<sup>3</sup> ». Le fait qu'il ne soit pas sur l'île mais plutôt dans une barque de pêcheur révèle son éloignement de la communauté insulaire.

Le mal est toutefois capable de passer de l'extérieur à l'intérieur de la communauté ; c'est alors le mal intériorisé, exemplifié par une monstruosité qui transparaît les gestes et les paroles de certains personnages, particulièrement perceptible dans la façon dont Jérôme l'Africain raconte ses traumas : « en Côte d'Ivoire, chantait Jérôme l'Africain, j'ai vu des viols, des pillages, j'ai été un enfant-soldat conditionné pour les tueries, on m'avait recruté et je chantais, vive les groupes armés et les milices » (JH, 103). La violence qu'il a expérimentée en tant qu'enfant-soldat reste en lui et se manifeste par ses gestes rudes et sa voix hurlante quand il joue du tambourin. Il a commis des actes atroces en Afrique, son enfance étant totalement corrompue par la guerre. De même, Marie-Sylvie de la Toussaint a intériorisé le mal de son propre passé. Sa réaction à l'égard de Mai qui mouille le lit est exagérée, voire cruelle. Elle déteste l'enfant qui ne verra jamais la souffrance et la mort qu'elle et son frère, Celui-qui-ne-dort-jamais, ont vécues en tant que réfugiés. Il s'avère qu'une grande partie du mal qu'ont subi et intériorisé ces personnages provient de troubles politiques ou du racisme dans leurs pays. C'est la raison pour laquelle beaucoup d'entre eux sont issus de minorités visibles. Si le rapport entre Caroline et Charly est fragile, c'est sans doute à cause de l'héritage d'un racisme colonial. Caroline a hérité des aspects de la suprématie blanche de son père qui était propriétaire d'esclaves, et cela se voit dans ses interactions condescendantes avec sa nourrice, Harriett, Charly et toute autre Noire qui est engagée pour s'occuper d'elle. (Le fait que seules des femmes noires occupent des postes d'aide à domicile et de chauffeur est révélateur de l'attitude de Caroline.) Ainsi Charly brûle la lettre de Jean-Mathieu à Caroline, dans un geste diabolique motivé par l'accumulation de siècles de discrimination raciale. L'histoire compliquée et douloureuse du racisme dans leur société explique que chacune de ces femmes intériorise le mal du passé à sa propre façon.

Finalement, la cruauté dans le cycle ne prend pas forcément sa source dans la méchanceté du passé ; elle est parfois gratuite, et les adolescents sont manifestement parmi les plus coupables. Dans le cas de Phoebe, jeune migrante irlandaise, le mal

<sup>3</sup> Marie-Claire Blais, *Augustino et le chœur de la destruction*, Montréal, Boréal, 2005, p. 282.

s'exerce sous forme de harcèlement par ses camarades de classe. Les autres filles, jalouses de sa beauté et de son petit ami, la démoralisent tellement qu'un jour, elle se pend sous un escalier de sa maison. Le mal apparaît également sous forme des fausses accusations d'agression sexuelle de Sophia contre le professeur José, alors qu'il est innocent. En réalité, elle cherche à se venger de sa mauvaise note et elle réussit à salir la réputation de son professeur et à lui faire perdre son travail. Cependant, les plus cruels de ces actes sont les meurtres insensés du Vieux Marin et de Merlin, la perruche de Mabel. Lorsque deux jeunes hommes, Lukas et Yvan, cherchent les clés du coffre du Vieux Marin, ce qui commence par un simple vol se transforme rapidement en homicide. Il est encore plus frappant de constater que le vieil homme ne résiste pas aux jeunes ; il est déjà à terre lorsqu'ils le tuent. Le meurtre de Merlin, la perruche de Mabel, est tout aussi arbitraire à cause du « Tireur », un adolescent qui le vise sans raison. Ces quelques exemples illustrent un problème plus vaste de la violence contre les jeunes, les personnes vulnérables et les animaux dans le cycle.

Ces actes de violence, qu'ils soient arbitraires ou non, sont donc des moyens par lesquels le mal se manifeste chez ceux qui l'ont intériorisé. Le mal étant alors constant, certains écrivains du cycle l'intègrent dans leur art, ce qui soulève la question : quel est le rôle de la littérature par rapport au mal ? Selon Georges Bataille, la littérature a pour but d'ébranler le lecteur, de montrer la propension de l'homme vers le mal, et selon lui le mal et la littérature sont inséparables<sup>4</sup>. Dans une entrevue télévisée avec Pierre Dumayet en 1958, Bataille précise qu'il

est essentiel pour nous d'affronter le danger que présente la littérature. C'est un très grand et très grave danger, mais que l'on n'est vraiment homme qu'en [l'affrontant]. C'est dans la littérature que nous apercevons les perspectives humaines restituées sous leurs jours les plus entiers parce [qu'elle] ne nous laisse pas vivre sans apercevoir les choses humaines dans leurs perspectives les plus violentes<sup>5</sup>.

Cet affrontement avec le danger est bien ce que les quatre écrivains du cycle cherchent à accomplir par la voie de leur art.

Le premier, Augustino, est au début de sa carrière littéraire. Le mal dont il parle

<sup>4</sup> Georges Bataille interviewé par Pierre Dumayet, 1958, à la parution de *La littérature et le Mal* (Paris, Gallimard, 1957) <https://www.youtube.com/watch?v=5XCnGuK8CVc&t=6s> [mis en ligne le 23 octobre 2013].

<sup>5</sup> *Ibid.*

dans son œuvre – la brutalité d'un monde explosif – est presque surabondant, et il le ressent tellement qu'il est au bord d'un précipice, d'où le titre de son livre : *Lettre à des jeunes gens sans avenir*. Apparemment, le jeune écrivain est du côté de « trop », d'après les réflexions de Daniel :

[Il] se souvint d'Augustino qui avait décrit dans l'un de ses livres, mais n'écrivait-il pas trop, se demandait son père, et pourquoi aussi décrivait-il des événements qui s'étaient déroulés bien des années antérieures à l'année de sa naissance, palpait donc dans ses veines une frénétique pulsion qui lui faisait sans cesse entrevoir le monde dans la totalité de ses ébranlements et tragédies (JH, 25).

La violence et les crimes du monde sont évoqués dans son livre qui a eu beaucoup de succès dès sa publication. L'un des sujets qu'il aborde est la fuite de « l'Ange démoniaque de la Mort à Auschwitz » (Joseph Mengele) qui avait échappé aux poursuites judiciaires pour ses crimes pendant la guerre. Il s'est caché au Brésil jusqu'à sa mort, mais Augustino décrit avec exactitude les derniers instants de sa vie – chose troublante, selon son père. Il raconte comment les victimes de Mengele, des cadavres, le suivaient jusqu'à la crise cardiaque qui le happe au bord de sa piscine. Daniel, conscient du don de son fils, observe que « le mal serait toujours aussi lancinant, obsédant, et son âme toujours aussi révoltée, c'étaient là, peut-être ... les motifs secrets du durcissement d'Augustino qui était devenu un homme, un écrivain dont les mots étaient porteurs de fiel, de colère » (JH, 224). Augustino finit par partir, croit-on, en Inde, et plus le cycle avance, plus il disparait de sa famille, voire du monde, s'enfonçant dans son angoisse devant l'horreur qu'il décrit. En fin de compte, cette horreur le submerge, son succès est pour lui fugace.

Brillant peut être considéré lui aussi comme une sorte d'écrivain. Il est décrit dans le sixième tome du cycle par Kim comme quelqu'un qui « écrit des livres, dont personne n'a jamais lu une seule ligne, il est de la tradition orale, qui n'écrit qu'en parlant » (JH, 53). Alcoolique presque depuis son enfance, Brillant raconte, ivre, ses mésaventures, dans la rue ou dans des bars, aux dames qui veulent bien l'écouter. Il raconte les Grandes Dévastations, c'est-à-dire les ouragans qui ont frappé La Nouvelle-Orléans, semant la destruction et la mort. Il a assisté à la noyade de son ami-frère qu'il n'a pu sauver. Or ses malheurs ont commencé plus tôt, dans son enfance : « il fallait écouter le récit du roman qu'il écrirait, l'histoire de sa Nanny noire qui l'avait fouetté avec la méchante approbation de sa mère » (JH, 61). Se sentant persécuté par ses traumatismes passés, il délire, croyant voir ses mots apparaître sur les murs et sur le plancher de sa chambre (bien que ce soit lui qui les a écrits dans ses moments de calme) et il n'y retourne plus.

Son refus de mettre ses contes sur papier découle de la crainte d'affronter le mal qu'ils contiennent. Il s'en tient alors à la manière traditionnelle de raconter. Afin d'écouter ses contes, le public doit se rassembler autour de lui, s'unir dans un sens pour partager l'expérience ; c'est cette pratique qu'il a apportée de la Louisiane sur l'Île. Il raconte le mal de son passé pour unir la communauté par le biais de la narration, comme la figure archaïque du conteur de *La Nouvelle-Orléans* qui trouve son auditoire dans l'espace public. Brillant sait que ses contes doivent contenir le mal, même s'il a peur de l'affronter, car c'est ce que les autres veulent entendre. Pour illustrer ce point, Bataille affirme : « Si la littérature s'éloigne du Mal, elle devient vite ennuyeuse.... [Elle] doit cependant mettre en cause l'angoisse, et l'angoisse est toujours fondée sur quelque chose qui va mal, sur quelque chose qui tournera gravement mal sans doute<sup>6</sup> ». L'angoisse du passé de Brillant est la source de son inspiration.

Adrien est un écrivain préoccupé par le mal tel qu'il est représenté dans la littérature. Il travaille à deux interprétations différentes de *Faust*, dressant des parallèles entre le diable qui est évoqué dans ces œuvres et celui qui existe dans sa propre société. En fait, l'angoisse d'Adrien est d'autant plus prégnante pendant qu'il réfléchit à ces questions. La première interprétation montre le mal errant dans les institutions sociales : « le diable de Marlowe était parmi nous, parmi nos rois et nos gouvernants nous menant à notre ruine, le surnaturel et les cruautés du Moyen Âge n'étant pas loin » (JH, 193). Apparemment, sa société est au bord d'un déclin vers la barbarie et c'est la littérature qui lui permet de voir cette précarité. Mais la deuxième interprétation devient plus personnelle, puisqu'il s'agit du mal qui, selon Goethe, surgit en tous les hommes : « n'est-il pas en nous, ce Méphistophélès rêvant de surgir dans toute son animalité » (JH, *ibid.*) Pendant qu'Adrien s'interroge, c'est sa propre lutte entre le bien et le mal qui apparaît. Personnage complexe, son humanité peut être très apparente, comme l'amour profond qu'il ressent pour Suzanne ; cependant, sa méchanceté en tant que critique littéraire efface souvent toute trace de bien en lui. Écrivain expérimenté, d'un certain âge, il est particulièrement brutal à l'égard de Daniel et d'Augustino, plus jeunes que lui et chacun brillant à leur façon. La réaction d'Adrien tient certainement à sa jalousie envers les nouvelles générations qui s'apprêtent à le remplacer et qui s'écartent du genre littéraire classique qu'il privilégie. En somme, il semble que toute façon de traiter ou d'analyser la question du mal pour Adrien se fasse à travers la littérature, comme si c'était sa seule façon de voir le monde.

<sup>6</sup> Georges Bataille, Entrevue avec Pierre Dumayet, *op. cit.*

Finalement, l'œuvre de Daniel est vraisemblablement la plus importante de toutes dans *Soifs*. Son livre, *Les Étranges années*, sur lequel il travaille presque toute sa vie, peut être considéré comme représentatif du mal de tout le cycle. Il contient ses expériences et son histoire personnelle. Pourtant, il n'a pas eu un succès rapide – au contraire de son fils, Augustino – car son travail est en cours dans chaque tome. Le livre aborde divers sujets, notamment le mal que font les hommes : « quand la majeure partie des désastres et destructions viennent de l'homme, plus que dans la nature, tout annihilation des bêtes et des enfants ne vient-il pas de nous, pensait Daniel, c'était là l'un de ses sujets de réflexion dans son livre, *Les Étranges années* » (JH, 156). Par l'acte d'écrire, Daniel porte l'angoisse du mal avec lui : celle du passé, du présent et de l'avenir.

C'est sous l'effet de la drogue que des « évènements troubles » du passé, lui ont été révélés à travers des « apparitions »

quand le conte de fée, si on en tournait les pages vers le passé, s'avérait une horreur, et ce fut ainsi qu'en utilisant des stupéfiants Daniel soudain les vit tous, ceux qui étaient irrécupérables au fond de son histoire très loin dans le temps, les cousins de Pologne, ceux qui n'avaient pu s'enfuir du village de Lukow, dans le district de Lublin, et parmi eux le grand-oncle fusillé dans la neige en cet hiver 1942 (JH, 83-84)

À cette époque-là, lors de sa jeunesse, l'angoisse de Daniel s'est associée à sa toxicomanie, lui révélant le mal qu'ont subi ses ancêtres, une sorte de fardeau qu'il porte désormais en lui et qui l'inspire pour son livre.

Daniel s'interroge aussi fréquemment sur le mal qui existe dans le monde actuel qu'il rencontre, par exemple, pendant qu'il est dans le processus de la création. Lorsqu'il séjourne en Espagne pour écrire son livre, il est témoin à l'abattage du lapin qui appartenait à une petite fille, Grazie, et qui sera servi ce soir-là pour le souper. Il la voit qui pleure d'avoir perdu son animal de compagnie, et se sent coupable, sachant qu'il le mangera bientôt avec les autres écrivains : « [V]oici la première perte, pensa-t-il, laquelle n'est que l'annonciation de toutes les autres qui seront plus retentissantes encore pour ce cœur d'enfant » (JH, 149). Il est évidemment troublé par cette perte de l'innocence dans le cœur de l'enfant, bien conscient du mal fait aux innocents dans le monde, et c'est en partie à cause de lui que le lapin est tué ; pourtant, il se voit impuissant à intervenir.

Daniel ressent de l'inquiétude pour le futur, surtout en pensant à ses (petits)-enfants qui héritent d'un monde menaçant. Il finit par mettre ses écrits de côté pour s'engager à préserver l'écosystème insulaire – un problème qui le préoccupe. Ce n'est pas seulement l'environnement qui l'inquiète mais également la condition humaine. Cette inquiétude transparaît lorsqu'il répond, de l'aéroport, à un courriel de Mai en citant les paroles de sa fille : « tu me demandes, pourquoi, papa, pourquoi tout un système social érigé sur l'humiliation, la servitude d'un peuple, sur le trafic des esclaves, tu me demandes pourquoi, pourquoi » (JH, 235) ou encore lorsqu'il imagine son petit-fils, Rudie, en train de se noyer avec les oiseaux dans l'océan, couvert de pétrole comme eux. Manifestement, les expériences de Daniel s'étendent sur des décennies et laissent entrevoir l'avenir, comme en témoignent ses inquiétudes et ses doutes quant à sa famille.

Il apparaît que les quatre personnages écrivains du cycle parlent de ces choses qui, d'après Bataille, « tournent mal [...] tourneront gravement mal, sans doute ». Que le mal se trouve à l'extérieur ou à l'intérieur de la communauté, les personnages du cycle sont conscients de son existence. Certains l'intériorisent tandis que d'autres portent avec eux des sentiments d'angoisse. Somme toute, l'écrivain représenté dans *Soifs* doit affronter cette force destructrice qui a une présence aigüe dans le cycle ; ainsi le rôle de la littérature est de placer le lecteur devant ces formes du mal pour qu'il puisse les surmonter. C'est bien ce que font Augustino, Brillant, Adrien et Daniel en décrivant de leur propre manière les cruautés du monde.